

Le temps des noyaux

Depuis le temps que nous mordons dans la cerise de la prospérité, il fallait bien que l'approche du noyau annonce des temps nouveaux.

Par Jean-Bernard Vuilleme

On s'habitue aux sujets effrayants, on vit sans trop d'alarme au milieu des titres alarmants. On tient toujours au coin de l'œil une larme à ponctuer les grands titres désolants.

Bien sûr que le sida fait peur. Bien sûr que le chômage préoccupe. Mais on s'y habitue comme à ces musiques de fond que tout le monde entend et que personne n'écoute. Et vient le moment où les sujets de préoccupation collectifs prennent soudain de l'épaisseur parce qu'ils entrent dans le domaine privé. Telle personne qu'on connaissait un peu, ou beaucoup, ou passionnément va mourir du sida. Alors on oublie tout discours. On ne voit plus que le scandale de la mort, de cette mort-là abandonnée en rançon au plaisir de vivre. On oublie les chiffres, les statistiques et même les piques oratoires contre la cécité du Pape. On sort de l'abstraction des titres pour pénétrer dans l'atroce réalité qu'ils proclament jour après jour.

Ainsi de la guerre. Ainsi du chômage. En quelques mois, combien d'amies et d'amis renvoyés plus ou moins poliment? Je les compte. Ce chiffre ne pèse rien dans les recensements, mais il devient vrai, si gros d'injustice que j'en reste muet de stupeur. Des gens qui consacraient l'essentiel de leur temps à la prospérité d'une entreprise, ne juraient souvent que par leur travail et ne voyaient pas d'autre horizon que celui de cet engagement, des gens qui donnaient en somme et sans calcul le meilleur d'eux-mêmes se retrouvent au bord du chemin, de leur chemin, réduits à des calculs d'indemnités, à cette mendicité institutionnelle appelée chômage.

Il me paraît souvent étrange que ces licenciés de ma connaissance soient précisément des professionnels compétents vraiment dignes d'estime, et souvent des esprits libres et critiques. Certains m'informent de leur renvoi par un coup de téléphone, d'autres me l'annoncent au coin d'une rue, au coin d'une table. Ils ont parfois une voix catastrophée, parfois une voix rieuse démentie par un regard triste. Et je m'habitue à ce genre de confidences. Je m'habitue à l'indignation qu'elles suscitent en moi. Hélas, je m'habitue déjà au retour d'une certaine arrogance patronale, de ces casseurs de conventions collectives qui nous promettent le paradis économique au nom de la «dérégulation», de ces minables qui lésinent pour une indemnité de

cent francs mais votent à main levée un budget spécial destiné à placer des fauteuils de cuir sous leurs derrières de dirigeants.

Je suis désolé de cette caricature: ça existe. Comme je suis désolé de m'accoutumer à cette arrogance, à cette forme de gangstérisme social moralement injustifiable. Mais saurions-nous encore agir dans le sens d'une solidarité? L'individualisme forcené des années 80 n'a-t-il pas réduit les moindres velléités de résistance à l'état d'utopie?

Quand il n'y aura plus autant de prospérité, plus autant de sécurité, il faudra bien que s'élargissent les marges, les interstices de solidarité et de débrouillardise devenues si étroites dans les temps d'abondance

Je voyais dans l'agitation d'avant Noël une troupe de quatre cents personnes manifestant contre le chômage devant l'Hôtel de ville, tandis qu'une foule bruisante vaquait à quelques dizaines de mètres à ses achats, comme s'il y avait deux mondes ou plutôt comme si la rue hésitait entre la fête et la protestation. Comme si la petite troupe qui s'alarmait exagérément son inquiétude et qu'il était encore temps de croire au Père Noël plutôt que de prendre son destin en main.

Quand il n'y aura plus autant de prospérité, plus autant de sécurité, il faudra bien que s'élargissent les marges, les interstices de solidarité et de débrouillardise devenues si étroites dans les temps d'abondance. Les petits indépendants, les danseurs de corde habitués à se débrouiller dans toutes les situations encaisseront mieux le choc que les salariés assoupis dans leurs plans de carrière. J'imagine même un pays plus vivant, des citoyens plus chaleureux et imaginatifs.

Quand tout sera consommé, la vie aura peut-être un meilleur goût et les solidarités renaîtront peut-être d'elles-mêmes.

Un jour, quand nous nous cassons tous les dents sur le noyau de nos paies, il faudra bien retrouver le sens des immédiates utopies.

J.-B. V.

Il es
hist
Bil
per
vir

Par
Pré
de l

I
por
cor
leu
730
No
gné
de

L
lim
dés
tio
s'in
dél
bo
dit
l'a
vir
qu
un
plé
ch
aid
dy
le
exe
gie,
cor
gie)
«au
la c
nur
phi
par
tud

D
mer
il fa
nes
diév
peir
nom

La
doni
une
toire
sion
sonr
sive
guer
gagé
moy
publ
trava
de va

El
l'inté
mais
lectio